

Dans les récits que l'on fait du malheureux sort de jeunes scientifiques comme Viple, le rapport entre sciences et guerre n'est donc pas celui qu'on croit. Plus qu'une ressource à mobiliser pour innover dans les techniques de combat, leur science est une valeur culturelle qui sert d'assise à leur généreuse conduite pendant la guerre. C'est que, comme le déclare Painlevé dans l'extrait cité plus haut, la Première Guerre mondiale voit s'affronter deux visions des sciences, lesquelles se reflètent dans la manière dont on raconte dès l'immédiat après-guerre l'effort de mobilisation consenti par les scientifiques eux-mêmes.

DEUX VISIONS CONTRADICTOIRES DES SCIENCES

On trouve d'abord la vision héroïque d'une cohorte de savants qui a su mettre son ingéniosité au service de la nation en danger. À la fin de la guerre, Painlevé, qui de fait a dirigé le gouvernement de la France en 1917, déclare ainsi devant les membres de l'Académie des sciences: dans cette salle, «j'aperçois [...] tels physiciens qui ont contribué à développer les applications militaires de la T.S.F.; tels chimistes qui, dans la guerre des gaz, ont accru nos moyens de protection et d'attaque; tel mathématicien, tel géodésien dont les calculs ont servi à repérer et à détruire les batteries ennemies». Les historiens l'ont amplement montré depuis, la Première Guerre mondiale est bien le théâtre d'une formidable mobilisation des scientifiques, qui, à bien des égards, forme la matrice de l'appui national consenti depuis à la recherche scientifique – le CNRS est par exemple l'héritier direct des structures mises en place à cette époque, notamment la Direction des inventions intéressant la défense nationale, dirigée par Émile Borel.

Mais il existe aussi une vision qui s'exprime avec plus de discrétion, même si elle est, elle aussi, contemporaine du conflit. Une vision qui cherche à mettre la science à distance des horreurs de la guerre. La science n'est-elle qu'un mot «vide de sens», un «faux-semblant hypocrite», s'inquiète dès décembre 1914 le mathématicien Paul Appell? Non, elle doit bien sûr demeurer une des valeurs culturelles chères à la France et qu'il faut à tout prix défendre. Ainsi, ce seraient plutôt les applications de principes connus et non le développement de nouveaux principes fondamentaux qui auraient dominé cette courte période. La manière dont Painlevé lui-même décrit la trajectoire de Borel lors de sa candidature à l'Académie des sciences en 1919 est éloquent: «Les travaux mathématiques de Mr Borel ayant été interrompus par la guerre, je n'ai besoin d'ajouter à mon rapport de 1912 que quelques mots relatifs à la période entre



Âgé de 43 ans au début de la Première Guerre mondiale, Émile Borel (1871-1956), mathématicien normalien de la promotion 1889, fut chargé d'organiser la recherche militaire en France.



Alfred Ballougue (1887-1915), mathématicien normalien de la promotion 1909, photographié juste avant de partir au front.

janvier 1913 et juillet 1914.» Comme si la mobilisation scientifique n'avait rien à voir avec sa qualité de savant...

POUR UNE SCIENCE MORALEMENT NEUTRE

Alors, les sciences se sont-elles mobilisées pour la guerre comme jamais auparavant ou ont-elles été à l'arrêt pendant plus de quatre ans? Cette alternative, comme la contradiction évoquée en présentant l'histoire de Viple, entre la vie d'avant-guerre des jeunes normaliens et leur expérience du conflit, se résout en forgeant une nouvelle vision des sciences. C'est encore Painlevé, dans son discours à l'Académie des sciences en 1918, qui donne la clé permettant de faire la synthèse. La science, sous-entend-il, est comme le fer, qui «peut servir à moissonner ou à tuer». La science, en d'autres termes, est neutre moralement: elle n'a pas d'objectifs qui lui soient propres. Seuls ceux qui cherchent à l'appliquer en ont, bénéfiques ou néfastes selon les circonstances. Sans doute faut-il insister, puisque nous en sommes les héritiers, sur l'étrangeté qu'aurait eue cette nouvelle vision des sciences aux yeux des générations précédentes qui, dans la patrie de Condorcet et de Pasteur, voulaient n'en percevoir que l'aspect intrinsèquement positif.

Pour comprendre comment s'impose cette nouvelle vision des sciences, il suffit de constater à quel point elle cadre tout à fait avec celle mise en avant dans les récits faits de la vie des jeunes normaliens morts au combat. La tradition nécrologique de l'ENS est ancienne, mais les notices des morts de la guerre s'en détachent nettement du fait de la jeunesse de leurs sujets. Les circonstances tragiques de leur production nous fournissent un matériel d'une qualité exceptionnelle pour décrire en détail la vie, l'œuvre et la mort de jeunes savants au début du xx^e siècle. Les histoires qu'on raconte à leur propos sont émouvantes et il est impossible de les lire sans être profondément affecté par la tragédie individuelle que représente chacune de ces trop courtes existences. Ces histoires cherchent à remplir plusieurs objectifs. C'est évidemment le moyen de faire le deuil de la perte cruelle d'un ami ou d'un élève. C'est aussi l'occasion de rendre hommage à des jeunes gens qui, après un parcours scolaire exceptionnel, se sont dévoués à leur métier de mathématicien. Prises ensemble, ces notices brosent un portrait de groupe qui aura un impact sur la manière dont on cherchera à comprendre la guerre et les sciences.

Ces mathématiciens viennent de toutes les régions de France et sont d'origines sociales diverses, bien que souvent relativement modestes. Leurs *curriculum vitae* qui subsistent parfois dans les archives – comme celui de Joseph Marty, spécialiste des équations de